

## CHRONIQUES DE LONDRES



### JUILLET, AOÛT

Choisir Londres, c'est choisir une autre planète. La ville a une telle aura, une telle excentricité. Cela tient à son entêtement, ne serait-ce que vis-à-vis de l'Europe continentale. J'ai été attirée par Londres pour ces raisons.

J'ai eu la chance d'y vivre pendant six mois. Le Studio du Québec est situé dans le East End, dans la partie qu'on appelle Bow, en bordure de la City. C'est un quartier ouvrier, avec une population pêle-mêle, des canaux, des parcs, des marchés, habité entre autres par une importante communauté d'origine pakistanaise et indienne.



\*\*\*

Je travaille sur un projet intitulé *OUT*. Comme son titre l'indique, il porte sur ce qui n'entre pas dans un système, sur le « misfit », sur la marge et l'excentricité esthétique, politique et sociale. Londres m'est apparue comme la ville idéale pour avancer sur mon projet, pour vivre, créer et errer. Ce séjour marquait un moment de création important, mais surtout une étape de transition déterminante dans ma pratique artistique. Je venais de remettre les clefs de mon studio et j'étais sur le point de mettre fin à l'aventure de vingt ans de ma compagnie de danse. J'étais moi-même dans un processus « out » à plusieurs égards.

\*\*\*

Au début, j'étais surprise lorsqu'au magasin Marks & Spencer la vendeuse me disait « Hello darling, what can I do for you? ». Les Londoniens sont d'une telle chaleur, ils ont conservé une civilité, une bienveillance oubliée en société. Tout en maintenant un tempérament indépendant, les Londoniens sont des sceptiques inavoués. Rien chez eux n'est réclamé, les choses se font sans heurt, avec rebond.

\*\*\*

Jamais remise de mon décalage horaire, j'ai vécu la nuit pendant six mois. À Londres, je souhaitais vivre en noir et blanc.

\*\*\*

J'arrivais donc à l'été 2012, l'été des Jeux olympiques...



\*\*\*

J'ai oublié de vous mentionner Isaac, rencontré — ô joie ! — quelques minutes à peine après mon arrivée à Bow. Grâce à lui, mon séjour entrait dans le « twilight » et me faisait pénétrer dans une Londres inimaginée et inespérée, avec des amis et des événements au « coffee » situé juste en face de mon studio. Le café d'Isaac et de son amie Leila, qui est chorégraphe, accueille une communauté d'artistes et de voisins qui ont donné un sens à mon séjour. Le café a ouvert ses portes quelques mois avant les Olympiades, à quelques rues du stade. J'ai attendu les olympiens avec Isaac et Leila, mais ils ne sont jamais venus. Les Jeux ont gardé leurs visiteurs.



## SEPTEMBRE

Début septembre, départ pour Bruxelles et l'école d'art a.pass, où je suis invitée cet automne à titre de mentor. Que peut un mentor ? Quelle est cette fonction particulière ? Rudi Laermans, un théoricien que je croise depuis des années en Belgique, a écrit à propos de son travail de dramaturge en le rapprochant du rôle d'un psychanalyste ; il s'agit principalement de laisser l'artiste trouver, nommer lui-même ce qu'il fait. J'adhère à cette position qui implique, en quelque sorte, une abnégation de soi, mais je ne peux m'empêcher de faire l'inverse et de devenir l'éléphant dans la boutique de porcelaine : je provoque des accidents lorsque je fais du mentorat. Un rôle finalement plus proche du clown, avec tout ce que cela signifie : ne rien comprendre, produire très concrètement toutes sortes de changements, de manipulations, d'actions dans l'espace, dans le studio et dans l'ordre établi. Avec un peu de chance, quelque chose arrive, advient. Une œuvre, un objet, un espace nous permettra de nous relier les uns aux autres, de reprendre nos sens, de reprendre notre liberté et notre capacité à sentir. Être souverain, singulier, différent et croire qu'il est encore possible d'agir sur le monde. Après toutes ces années, je continue de penser que l'art sert à cela : générer de la liberté, de l'affranchissement, de l'indépendance, de l'excentricité. L'art intervient sur le monde. L'artiste, le spectateur peuvent changer le cours des choses. La fonction artistique est politique. L'artiste est le relai qui permet de changer, de voir à nouveau et de réintégrer la vie. Voilà qui me ramène à mon projet *OUT*.

\*\*\*

De retour à Montréal pour quinze jours en septembre, je travaille sur mon projet *Out of Grace, M Museum, Leuven* avec mes deux complices, interprètes et assistantes de création, Anne Thériault et Karina Iraola. Nous avons peu de temps devant nous pour préparer cette exposition destinée au M Museum de Louvain, en Belgique. Une première version de *Out of Grace* avait été réalisée à Montréal deux ans auparavant à la Galerie Leonard & Bina Ellen, avec la participation de cinq plasticiens et de cinq interprètes ; elle mettait en espace des corps et des objets à égale valeur et questionnait ce qui fait œuvre. La version à Louvain sera très différente et sera réalisée dans une partie de la collection permanente du M Museum. Ici, *Le musée imaginaire* d'André Malraux, publié en 1947, sert de point de départ à une réflexion sur l'histoire, la contemporanéité et l'idée de reproduction par la copie, la photocopie. L'ouvrage de Malraux questionne la valeur de l'œuvre et la notion de l'Histoire réinventée.



\*\*\*

Comment une collection et un espace nous dictent leurs propres mises en scène?

\*\*\*

Avec Anne et Karina, nous discutons de chacune des salles de la collection du M Museum. Une photo trouvée sur Internet et sur laquelle on peut voir André Malraux debout, appuyé contre une table, avec à ses pieds des centaines de reproductions d'œuvres d'art, est déterminante pour le projet. Nous tenons la mission des interprètes : remplir le M Museum avec des centaines de photocopies des œuvres de la collection.



\*\*\*

25 septembre, retour à Londres. Mais Londres est une ville immense et pour y pénétrer, il faut beaucoup de temps. Comme mes transports en commun se résument à l'autobus, je découvre la City à leur vitesse, à hauteur du « upperdeck » où j'ai appréhendé la ville comme une maquette.



\*\*\*

## OCTOBRE

1<sup>er</sup> octobre, Turner Prize à la Tate Britain, Londres. J'accompagne une amie à la soirée d'ouverture. Elle me présente à des intervenants en arts. On s'observe les uns les autres debout, c'est très vertical, mais ça respire. La première salle de l'exposition est peuplée de dessins, affolants de détails, de l'artiste Paul Foyle. Un peu plus loin, une petite foule regarde la séduisante vidéo d'Elizabeth Price, qui sera nommée en décembre lauréate du prix. Il y aussi une installation performative de Spartacus Chetwynd, la pire chose que j'ai vue depuis les cours d'expression corporelle au secondaire. Pour une fois qu'un artiste de la performance est sélectionné, quelle déception.

Je me fonds dans la masse et je profite de ce rituel du « Prize » pour me plonger dans le monde de l'art « Made in Britain ». On boit du vin en côtoyant des tableaux historiques, la lumière réduite au minimum. Les gens sont à quelques pouces des œuvres, coupe à la main. Je suis en Angleterre, avec toutes les contradictions et le « edge » qui les accompagne. Splendid!

\*\*\*

10 octobre, foire Frieze, Regent's Park. Si vous êtes un artiste, n'allez jamais dans une foire. Le monde des foires est des plus démoralisants. Le capital d'un artiste, ce qu'il représente, alimente les entrailles du marché de l'art. Le copinage de services en est le carburant.

C'est un grand spectacle sans metteur en scène où tout peut arriver, le meilleur et surtout le pire. Le temps se fige. Malgré la présence de jeunes artistes chez les exposants, il y a peu d'élus.

Comment s'exprime le « dissensus », la différence d'opinion, dans ce monde plat, sans relief ? Il n'existe pas. On fait disparaître ce que l'on ne veut pas voir. Que du neutre, à commencer par les yeux des acheteurs bronzés en veste noire, à la recherche de la réanimation qui les fera briller. Est-ce si différent du monde de la danse ? En tout cas, plus cruel, plus carnassier, il y a beaucoup plus d'argent en jeu. Le marché de l'art est un marché. Je découvre deux Frieze : la contemporaine et l'autre, la Frieze Masters, avec les maîtres anciens. Je me rends à la seconde sous une pluie torrentielle. Bon choix, ici les choses sont claires. Il y a des œuvres et encore des œuvres, et les transactions sont moins ostentatoires.

Évitez les foires pour demeurer en vie et croire au futur, elles sont d'un fatalisme affligeant.

Heureusement, Londres est une ville immense, elle regorge de galeries, de musées gratuits, de parcs fantastiques et d'une faune urbaine bigarrée, chaleureuse et pleine d'humour. Explorons !



\*\*\*

Week-end du 11 octobre, East Sussex, sur la côte anglaise. Je me suis rendue au sud-ouest de Londres, près de Brighton, sans trop réfléchir, sautant dans un train. Un horizon s'est ouvert, au sens propre et figuré. La lumière de ce coin de pays est extraordinaire. Eastbourne, peuplée de retraités est calme et sans tentation aucune. L'endroit idéal pour mon projet photographique, amorcé en dilettante quelques mois auparavant à Montréal. À l'époque, je louais encore mon studio et j'étais devenue une sorte de concierge des lieux. Attendant l'arrivée des locataires, j'ai commencé à photographier le sol, les murs, des objets et les nuages.



\*\*\*

14 octobre, Eurostar. Départ pour Bruxelles pour travailler sur mon projet *Out of Grace, M Museum, Leuven*, qui sera présenté dans le cadre du festival interdisciplinaire Playground du 8 au 11 novembre. Deux groupes d'étudiants collaborent à ce projet situé entre l'exposition et la chorégraphie : des artistes de l'école a.pass et des étudiants de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.

15 octobre, le travail débute avec un atelier d'une semaine, *Out of Frame*, à a.pass — une école d'art vouée à la recherche théorique et pratique qui met de l'avant le partage des outils, la collaboration et la circulation de la connaissance sous toutes ses formes. Nous discutons de l'aspect scénographique de ma recherche. En quoi la collection du M Museum peut-elle nous servir aujourd'hui ? Comment résonne-t-elle ? Comment faire entrer le « out », l'extérieur, la ville dans la collection ? Plusieurs idées sont discutées, mais le M Museum refuse pratiquement toutes nos propositions. Les protocoles muséaux sont stricts. Comme dans tous les processus de création, beaucoup d'idées sont rejetées, peu sont retenues.

28 octobre, le travail se poursuit à l'Académie royale des Beaux-Arts. Dans à peine dix jours, les étudiants de l'Académie devront interpréter la partition chorégraphique de l'exposition au M Museum. Karina Iraola m'accompagne. Nous avons un plan en béton, qui se ramollit presque aussitôt... Le groupe est particulièrement jeune, nous avons peu de temps et ne nous connaissons pas. Mais les étudiants sont incroyablement motivés, généreux et disponibles. La collaboration est formidable et bien que le projet doive être adapté, il fonctionne. Chaque étudiant a travaillé autour de son propre musée imaginaire à l'aide d'objets, d'images et d'écrits. Alors qu'en 2010, à Montréal, le projet questionnait la présence du corps et de l'objet, ici, en Belgique, nous avons plutôt questionné notre rapport à l'Histoire. En bout de ligne, le Musée imaginaire était très présent. Merci, chers étudiants de l'Académie !

Dans nombre de mes projets, le programme demeure, justement, à l'état de « projet ». Pourquoi ? D'abord, je suis épouvantablement lente. J'ai besoin d'expérimenter abondamment et en fin de compte, le processus m'intéresse plus que le résultat. Si je m'intéresse tant à la recherche, c'est que la recherche n'est rien d'autre que créer, et je désire prendre le temps qu'il faut. *Out of Grace, M Museum, Leuven* aura été en ce sens un laboratoire.

Cette aventure a permis de nouvelles collaborations avec des artistes formidables, notamment, l'éclaragiste Jan Maertens, rencontré il y a vingt ans lors de mes débuts en Belgique, et le chorégraphe Marc Vanrunxt, qui a puisé à même ses archives de costumes pour habiller les interprètes et dont la présence a profondément inspiré les étudiants.



*Trouvez l'erreur...*

Le projet a sans doute été une expérience exigeante pour le M Museum, demandant de nombreuses adaptations. Nous avons littéralement envahi la collection du musée pendant deux semaines. Et au fond, l'objectif premier que je m'étais fixé a été atteint : envahir l'espace avec des corps vivants, une présence humaine constante au sein de l'espace, opérant au même titre que les œuvres.

*Out of Grace, M Museum, Leuven*, c'est aussi un retour à mes débuts, à Louvain, il y a exactement vingt ans. C'est à Louvain que j'ai appris mon métier d'artiste — au Klapstuk, l'ancêtre du festival Playground, qui m'a accueilli pendant sept ans. Le Klapstuk était alors l'un des festivals les plus en vus. Son directeur à l'époque, Bruno Verbergt, est resté un ami proche. Je suis aujourd'hui la marraine de son fils, et sa fille Marie-Gabrielle a accompagné l'exposition en novembre par l'entremise de son blog. La boucle est bouclée.



## NOVEMBRE

Mi-novembre, voyage au nord de l'Angleterre et en Écosse. Glasgow est une ville sale, dure, mais pleine de vie. Je l'ai aimée tout de suite. J'en profite pour visiter quelques lieux et rencontrer des gens. Je visite la fameuse Glasgow School of Art, conçue par l'architecte Charles Rennie Mackintosh, où plusieurs lauréats du Turner Prize sont passés. L'endroit est absolument unique. La bibliothèque est un espace d'un sérieux extrême, voire effrayant, surtout les chaises. J'ai aimé la générosité des gens. J'aimerais revenir et passer un plus long moment à Glasgow. J'y ai également senti une communauté d'esprit avec le Québec.

\*\*\*

Je fais un saut à Newcastle pour revoir cette ville où j'ai souvent travaillé, et je poursuis mon trajet vers Liverpool. J'arrive le soir, les rues sont vides. Rien de pire que d'arriver dans une ville quand tout est fermé. Heureusement, je visite le lendemain la Biennale d'art contemporain, les projets sont formidables. L'événement a lieu un peu partout dans la ville, dans plus d'une vingtaine de bâtiments. En fin d'après-midi, je reste plus longtemps dans l'espace circulaire de Doug Aitken, *The Source*. Un projet d'une extraordinaire simplicité, où sont projetés dans une sorte de tente ronde des entretiens sur le processus de création avec Tilda Swinton, Jack White, Beck... Puis, retour à Londres.

\*\*\*

Je reviens au Studio du Québec en comptant de plus en plus les jours qu'il me reste à Londres. Le temps passe trop vite, je replonge pleinement dans mon travail.



\*\*\*

Fin novembre, saut à Paris. Je tente à nouveau ma chance avec le service Airbnb, que j'ai découvert. Je me retrouve dans une chambre de bonne, avec une ancienne penderie faisant office de douche/WC. L'emplacement dans le Marais est toutefois excellent. Je m'échappe rapidement sur la rue.

\*\*\*

Visionnement à la Cinémathèque de deux films qui ont le jazz et la photographie comme points communs : *A Great Day in Harlem* et *Jammin' the Blues*. Deux merveilles, introduites avec brio par le directeur de la Cinémathèque.

\*\*\*

Spectacle de Mette Ingvarlsen dans le cadre du Festival d'automne à Paris, au Centre Pompidou. *The Artificial Nature Project* tourne autour de la perception, de la nature et du paysage. Le spectacle est des plus sensibles et intelligents. Le public parisien applaudi à peine, je suis déboussolée.

Je rencontre dehors un ami performeur et musicien, Gérald Kurdian, qui était venu présenter une performance à la galerie Clark il y a quelques années. Il fume quelques cigarettes, nous parlons de nos projets. Des amies de Gérald s'intègrent furtivement à nos conversations. Nous nous quittons, je préfère rentrer. À bientôt, Paris.

\*\*\*

Départ pour PAF (Performing Arts Forum), à Saint-Erme-Outre-et-Ramecourt, en Picardie. J'y rejoins le groupe d'a.pass pour des présentations avec mes sessions de mentorat sur les recherches de chacun, l'école et le prochain bloc de travail. Je rencontre les deux autres mentors, Pierre Rubio et Ana Hoffner. Je suis au bon endroit.



\*\*\*

La collaboration qui fonctionne est une collaboration anarchique où le pouvoir circule et où il n'y a pas de recherche de compromis.

\*\*\*

S'échanger des connaissances, du matériel, veiller les uns sur les autres dans la plus grande indépendance et souveraineté d'esprit requiert de chacun beaucoup d'affranchissement.

\*\*\*

Je croise Jan Ritsema, un metteur en scène qui a vécu très longtemps à Bruxelles et qui a décidé, il y a quelques années, d'investir tout son argent dans l'achat de cet ancien couvent, à Saint-Erme, pour en faire PAF, un espace de résidence pour artistes. Jan Ritsema vit sur place. Il se fait discret et y travaille. Il a décidé de vivre entouré d'artistes. Il me parle de PAF. Pour lui, il ne s'agit pas d'un espace de recherche, c'est un espace de travail. Jan n'adhère pas vraiment à l'idée de « recherche », il préfère parler de création. On entend plus

loin, dans une autre salle, des gens jouer au ping-pong. Je souris, et très doucement Jan me dit : « Je n'aime pas ça. PAF est un endroit pour travailler et non pour se divertir. » Mais comme il tient à ne pas diriger le lieu, il n'intervient pas.



\*\*\*

Le train n'arrive toujours pas, il y a grève à la SNCF. Je dois regagner Paris pour prendre l'Eurostar vers Londres.

La journée a été très longue et j'ai dû passer l'après-midi à Reims. Je rentre à Londres avec deux bouteilles de champagne en prime.

\*\*\*

## DÉCEMBRE



Mon travail prend assise sur deux prémisses : « We know what we see » et « Escape indulgence ». La seconde, je l'ai empruntée à l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster.

« We know what we see » : on sait ce que l'on voit avant même de le voir, on connaît le futur. On assiste, par exemple, à un spectacle et après quelques minutes, c'est la déception, c'est fichu : on sait déjà ce qui nous attend pour la prochaine heure. Un autre exemple, cette fois tiré de l'un de mes projets, d'un échec : je travaillais à la création d'un solo avec un danseur, nous discutions et nous entendions sur le travail, puis il se levait, allait se placer dans l'espace, et aussitôt qu'il commençait à bouger, je savais déjà ce que j'allais voir pour les prochaines dix minutes. Vous et moi, nous aurions pu savoir ce qui adviendrait. Mon ami aurait pu rouler, sauter, se tordre... aucune importance. Peu importe les mouvements, l'histoire, au sens propre et figuré, était déjà écrite. Je demandais donc au danseur de s'arrêter, de revenir à la table — et nous recommencions ce processus indéfiniment. Mes répétitions allèrent de mal en pis, je connaissais le futur de jour en jour. J'ai abandonné la création de ce solo malgré tout le talent et la bienveillance de l'artiste avec qui je travaillais. Cet échec m'a permis de comprendre ce qui m'intéressait en art, où je portais mon attention. Je n'étais nullement intéressée par la narrativité, mais le sens m'intéressait, un sens sans contenu imposé. Je me suis dès lors intéressée à toutes sortes de stratégies formelles générant de l'imprévisibilité, de la vie dans un système. C'est sans doute pour cette raison que les projets impossibles m'intéressent tant.

Nous arrivons à ma deuxième prémissse, « Escape indulgence » : fuir à tout prix le compromis, la facilité, le connu. Cette position m'entraîne sur un territoire social et politique. Je m'intéresse à ce qui n'entre pas dans un système : le « out », l'excentrique. J'ai développé ma série *OUT* en ayant cela en tête. Avec le temps, cette perspective est devenue une façon de travailler.

\*\*\*

Mon projet autour de l'architecte Ludwig Mies van der Rohe, *Out of Mies*, était inattendu. J'étais en « phase out » de ma compagnie et il me restait l'argent d'une subvention. Avec une équipe, nous sommes allés tourner sur les trois sites construits à Montréal par Mies dans les années soixante. Un projet extravagant dans mon parcours, mais un moment charnière dans ma pratique.



\*\*\*

Mon séjour à Londres se termine avec le projet *Out of Mies* et une « activité » en photographie. Je prépare très difficilement l'envoi de mes boîtes à Montréal. Je mets un temps fou à emballer mes affaires, je ne veux plus revenir à Montréal. Mon installation sur Mies a progressé, elle est maintenant pratiquement achevée. J'écris sur le projet et rencontre quelques personnes pour en parler. J'attends des nouvelles d'un lieu important pour sa présentation.

\*\*\*

Un jour, un ami du café, Tom, me dit qu'il prend chaque jour une marche dans East London. Je lui demande si je peux l'accompagner le lendemain. Je suis à la fin de mon séjour et j'ai l'impression de ne pas avoir suffisamment découvert mon quartier.

Je l'accompagne donc le lendemain et les jours suivants, lorsque je le peux, jusqu'à mon départ. Cette activité informelle avec Tom est un cadeau inattendu de Londres et de cet ami que je connaissais à titre de chef en cuisine, mais que je découvre avec intérêt comme artiste en photographie. Je traîne mon appareil photo durant ces marches. Je découvre une partie extraordinaire de Londres et je profite grandement du regard de Tom. Cette rencontre fortuite ne pouvait mieux arriver — rien de planifier, aucun contexte. J'aurai appris à me lancer, à m'affranchir, de moi-même en premier lieu. Merci Tom.



\*\*\*

Je m'étais rendue à Londres sans savoir ce qui m'attendait, ni comment allait se poursuivre ma vie après cette transition. Bien honnêtement, je ne voulais pas le savoir.



\*\*\*

Dernier jour à Londres. Tom m'envoie un texto m'informant qu'il faut reporter notre marche à plus tard, car il est pris dans les embouteillages au centre-ville. Je rentre plus tôt que prévu au studio et tombe sur ma voisine, Bettina, l'artiste suisse qui est en résidence depuis six mois, tout comme moi, et avec qui je me suis liée d'amitié. Elle désire expérimenter avec sa caméra vidéo à partir de l'une de ces cabines téléphériques qui traversent la Tamise. Je l'accompagne. Nous nous retrouvons à une hauteur vertigineuse au dessus de la Tamise, elle en train de filmer, moi à prendre des photos tant bien que mal de Londres « by night ». En rentrant je montre mes photos à Tom, et Bettina me rejoint une heure plus tard pour déguster le champagne de Reims.



\*\*\*

L'utopie est ce qui m'intéresse le plus en ce moment. Ma prochaine résidence devrait être en « Utopie », l'île de Thomas More, dont le livre publié...à Louvain traîne sur mon bureau. J'achève cette chronique en pensant à lui, Thomas More, un Anglais qui a vécu au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avec tout l'affranchissement possible. Érasme, un grand ami à lui, lui a dédié son livre *L'Éloge de la folie*.



\*\*\*